Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 41

Artikel: L'origine du mot "concierge"
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224826

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ORIGINE DU MOT „ CONCIERGE "

PHILIPPE-AUGUSTE, roi de France (1165-1223) avait ordonné au gouverneur de son palais de tenir à la main un cierge allumé, chaque fois qu'il franchirait le seuil du palais, pour entrer ou pour sortir.

Les gens avaient remarqué ses allées et venues avec son cierge et, Philippe-Auguste l'ayant fait comte, on l'avait surnommé : « Le Comte-Cierge ».

Plus tard, on prit l'habitude de dire « concierge » tout court pour désigner ceux qui avaient la charge de garder une maison, et la Conciergerie tire aussi son nom de cette aventure. *(Archives de Paris).*

6 **LE COLONEL HENRY BOUQUET**

Vainqueur des Peaux-Rouges de l'Ohio.

L'implicite confiance qu'ils avaient en leur commandant stimulait le zèle et le dévouement de chacun de ces braves, et les rendait seule capables d'une telle activité sous la grêle meurtrière des projectiles. L'enfer semblait déchaîné; s'élançant tous ensemble avec d'affreux hurlements, les démons bariolés dirigeaient un feu violent sur leurs adversaires, et lorsque les Ecossais les chargeaient à la baïonnette, leurs agiles ennemis lâchaient pied et se dispersaient dans les bois à l'abri des arbres et des buissons, pour revenir à l'assaut dès que les troupes retournaient au cercle de défense.

Plus de 60 hommes furent tués ou blessés durant cette action qui ne s'arrêta qu'à la nuit close.

Nuit d'angoisse.

Impossible de changer de terrain ; la troupe dut rester sous les armes sur le lieu même de l'action. Par bonheur il se trouvait que l'endroit où le convoi de chevaux avait dû être déchargé, occupait une éminence bordée de tous côtés par des ravins. C'était fort bien, au point de vue stratégique ; mais pour le soulagement des blessés, c'était une complication. Pas d'eau. Qu'on se figure les souffrances des malheureux enfiévrés, sans une goutte d'eau pour laver leurs plaies ou étancher leur soif ardente! Au péril de leur vie, quelques camarades dévoués ou coureurs des bois réussirent à se glisser jusqu'aux sources qui coulaient au bas de la colline, afin d'humecter au moins les lèvres des mourants. Enfin l'orage prévu éclata dans toute sa violence et une abondante averse procura à tous un rafraîchissement salutaire. Mais quelles angoisses pour les blessés! A quelles souffrances physiques et morales, à quelles mutilations ne seraient-ils pas exposés, si le sort des armes les faisait tomber aux mains de leurs implacables ennemis? Le poteau du supplice, les cruelles tortures, les invectives, les tourments les plus barbares les attendaient, et aucun mot de pitié ou de consolation ne viendrait alors adoucir les poignantes angoisses d'une agonie de martyre.

Le camp tout entier était plongé dans l'obscurité la plus complète ; chaque soldat veillait ou dormait à son poste de combat, car il s'agissait de prendre garde au moindre bruit, au craquement d'une branche, aux frôlements suspects des drôles habiles à se glisser en rampant dans l'enceinte assiégée. Pas un feu de bivouac ne pouvait être allumé sans qu'aussitôt les silhouettes de ceux qui l'entouraient ne devinssent le point de mire des astucieux et vigilants enfants des bois. Tombant d'épuisement et de fatigue, quelques-uns d'entre les soldats et les guides se laissaient gagner par le sommeil; mais ce repos était bientôt interrompu par quelque détonation d'arme à feu, par les cris et les hurlements de la bande endiablée qui recevait à chaque instant du renfort des tribus averties que le massacre des blancs n'allait pas tarder. Quelle moisson de scalps en perpective !

Il y avait là les guerriers et les chefs de toutes les nations de cette partie du territoire indien au sud des lacs : Delawares, Shawaneses, Mohikans, Hurons, Wyandots, et les Six nations iroquoises ou Mingos: Onondagas, Onéidas, Cayougas, Mohawks, Tuscaroras et Senecas, tandis que ls Miamis, Chippwais et Ottawais étaient retenus au nord par le siège du Détroit ; tout cela formait une grouillante fourmilière qu'on peut évaluer à près de douze mille individus, tous altérés de vengeance et de sang. Parmi les vociférations et les insultes dont les guerriers rouges se montraient prodigues, on distinguait surtout la voix moqueuse d'un chef delaware, *Keekyuskung*, qui lançait en mauvais anglais ses injures et ses propos les plus orduriers, d'autant plus irritants que le coquin s'était maintes fois présenté au fort Pitt, y avait toujours reçu un accueil bienveillant et y était même traité en familier, si ce n'est en ami. L'infâme gredin se vantait entre autres bien haut d'avoir participé au meurtre récent du colonel Clapham et de sa malheureuse famille, dont les chevelures encore rouges étaient suspendues en hideux trophée à sa ceinture.

La veillée d'un héros.

Le cœur tranquille est la vie du corps.
Prov. 14 : 30.

Au milieu de ces ténèbres pleines de menaces, peuplées de terreurs, d'angoisses, troublées par des hurlements et des gémissements, vraie scène d'enfer du Dante où les victimes probables ne pouvaient qu'avec trop de réalité s'appliquer les mots sinistres : « *Lasciate ogni speranza!* » approchons-nous d'une tente masquée par des couvertures et dont la garde est confiée à deux sentinelles qui font les cent pas. Entrons ; à la clarté blafarde d'une simple chandelle, nous trouvons le colonel Bouquet, non pas fiévreux et inquiet, comme on pourrait le croire à la suite des événements de la journée et surtout en prévision de ceux du lendemain ; assis auprès d'une table improvisée. Henry Bouquet rédige tranquillement le rapport qu'il doit faire tenir au général sur les faits du jour. Ce rapport est un vrai monument; il vaut la peine de le transcrire *in extenso :*

« Camp at Edge Hill,
» 26 Miles from Forth Pitt, 5th Aug. 1763
» Sir :

» Le 2 courant les troupes et le convoi arrivèrent à Ligonier où je ne pus obtenir aucun renseignement sur l'ennemi. Les éclaireurs expédiés dès le commencement de juillet avaient tous été tués ou obligés de revenir, tous les passages étant au pouvoir de l'ennemi. Dans cette perplexité je me décidai à laisser à Ligonier tous mes fourgons, la poudre, ainsi qu'une partie du matériel et des provisions; le 4, je partis avec la troupe et environ 340 chevaux chargés de farine. — J'avais l'intention de faire étape aujourd'hui à Bushy-Run, à un mille encore d'ici, et, après avoir laissé reposer gens et bêtes, de franchir de nuit la Turtle-Creek, défilé très dangereux de quelques milles de long, dominé par de hautes collines escarpées; mais cet après-midi, à 1 heure, alors que nous avions fait 17 milles, les sauvages attaquèrent tout à coup notre avant-garde qui fut aussitôt appuyée par deux compagnies légères du 42e, lesquelles débusquèrent l'ennemi et le poursuivirent. Les sauvages se rallièrent et ouvrirent un feu obstiné sur notre front, puis s'étendirent le long de nos flancs; nous fîmes une charge générale sur toute la ligne pour déloger les sauvages des hauteurs, mouvement qui réussit en plein sans être pourtant décisif, parce que, sitôt chassés d'une position, ils apparaissaient sur une autre, jusqu'à ce que, grâce à des renforts toujours plus nombreux, ils furent enfin en état de nous cerner et d'attaquer le convoi à l'arrière, ce qui nous contraignit à reculer pour le protéger. L'action devint alors générale et bien que nous fûssions assaillis de tous côtés et que les sauvages s'avançassent avec une résolution extraordinaire, ils furent constamment repoussés avec pertes; nous en subissons aussi de graves. Nous perdîmes plus de 60 hommes, y compris les volontaires et engagés. L'affaire a duré depuis 1 heure jusqu'à la nuit et il faut s'attendre à ce qu'elle reprendra dès l'aube.

» Quel que puisse être notre sort, je crois de mon devoir de donner à votre Excellence cette information de la première heure, pour que vous puissiez, suivant les circonstances, prendre telle mesure qui vous paraîtra à propos, soit pour la sauvegarde des Provinces, soit pour le secours efficace de Fort Pitt, pour le cas où, après un second combat, je me verrais peut-être empêché de protéger et transporter nos provisions; je suis déjà, par les pertes de ce jour en hommes et chevaux, très affaibli, et obligé en outre de veiller au transport des blessés dont la situation est fort précaire.

» Je ne puis assez reconnaître l'appui dévoué que j'ai trouvé auprès du major Campbell, pendant cette longue action, non plus qu'exprimer une admiration suffisante pour la conduite courageuse et résolue des soldats, qui n'ont pas tiré un coup de feu sans commandement, et ont, à la baïonnette, délogé les ennemis de leurs positions. Quant aux officiers, leur attitude a été au-dessus de l'éloge.

» J'ai l'honneur d'être avec grand respect, Sir, etc. *Henry Bouquet.*

«A son Son Excellence, Sir Jeffery Amherst.»

Pas un reproche, pas un mot de récrimination, ni même d'adieu ou de regret ; toute sa préoccupation se concentre sur le sort des Provinces menacées et du Fort en péril même s'il est, lui, Bouquet, la victime expiatoire de son audacieuse entreprise.

Ce sont là les sentiments d'un vrai héros.

A cet instant de sa carrière se dessine nettement le caractère de cet homme supérieur, esclave du devoir et maître absolu de sa pensée.

Mais avec quels sombres présages les troupes et particulièrement les blessés n'attendaient-ils pas le jour suivant ! De sauvages clameurs et des détonations intermittentes provenant des épais halliers et des hauteurs voisines, témoignaient avec quelle impatience les démons rouges étaient alternés de carnage.

(A suivre).

Andrée est méchante. — Pourquoi pleures-tu, mon chéri ?

— Andrée m'a fait mal.

— Et comment ?

— J'ai voulu lui donner un coup de poing; elle a baissé la tête et j'ai frappé le mur...

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg « **Ronny** ». — Cette ravisante opérette de la UFA, à qui l'on doit tant de succès, du « Chemin du Paradis » au « Capitaine Craddock », possède une musiquette charmante d'Emmerich Kalman, le célèbre compositeur de « Princesse Csardas et de « La Bayadère ».

« Ronny » avec sa mise en scène fastueuse constitue un spectacle joyeux et étincelant, et outre sa célèbre « Marche militaire », possède de charmants couplets, tels : « C'est bon tout de même », « Si tu me veux, il vaut beaucoup mieux », « Les rêves que nous faisons », etc.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

AU LAUSANNOIS
Rue Haldimand 9 **1er étage**
Nos menus à Fr. 2.50 3.50 4.- 5.-
VINS OUVERTS
Salons pour noces et familles
Faites un essai.... Vous y reviendrez....
R. GRUBER